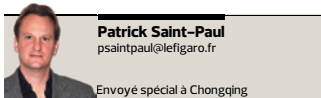




Chen Song a installé sa maison sur le fleuve Yang Tsé, au plus près de son activité. Il la quitte chaque matin, à 6 heures, à bord de son canot à moteur, pour démarrer sa journée, à la recherche de ses drôles de prises. LE FIGARO

Le pêcheur de morts du Yang Tsé



Patrick Saint-Paul
psaintpaul@lefigaro.fr

Envoyé spécial à Chongqing

Une petite maison flottante au toit bleu est amarrée le long d'une berge boueuse hérissée de bambous. Son regard affûté ne lâche jamais le tumulte des eaux jaunes et limoneuses, dont il scrute la moindre ondulation, prêt à bondir dans sa barque. Cela fait 42 ans que Chen Song vit à la sortie de la mégapole de Chongqing, dans une courbe du Yang Tsé, qui ralentit son débit sauvage et d'où il possède une vue imprenable sur les tours de la ville moderne et un immense pont en construction... Plus précisément, ce sont les morts du fleuve qui le font vivre. Son métier, hérité de son père, illustre l'une de ces facettes noires de la Chine : pêcheur de cadavres.

En toile de fond de son quotidien, brillent les reflets éclatants de la Chine prospère du XXI^e siècle. Celle des tours étincelantes qui font rêver les multinationales occidentales en quête de profits. Au premier plan, Chen Song est plongé dans sa face obscure. Celle où flottent les rebuts de la modernisation et de l'urbanisation à marche forcée, rejetés au fleuve. « L'an dernier, j'ai pêché une centaine de cadavres, raconte Chen en fumant des cigarettes. Les bonnes années, j'en prends jusqu'à deux cents. » En juin 2000, Chen a fait une « pêche miraculeuse » : il a sorti 70 corps du fleuve en une semaine. Un orage avait déchaîné les eaux du Yang Tsé, provoquant un naufrage à Luzhou, quelque 200 kilomètres en amont. Hormis ces catastrophes, les victimes sont en majorité des femmes, des Mingoues, ces ouvrières migrantes, filles de paysans venues de leur campagne pour travailler dans les usines de Chongqing.

Certains corps sont écorchés

Chen les reconnaît à leurs vêtements. Mais aussi grâce aux papiers ou aux badges d'identité d'entreprise retrouvés dans leurs poches. « La plupart d'entre elles se sont suicidées, lâche-t-il, fort de l'expertise acquise au fil des années. La solitude, la pression insupportable, les violences conjugales ou les conflits familiaux les poussent à bout. » Pour en finir, les jeunes femmes se jettent de l'un des ponts vertigineux de Chongqing, qui surplombent le fleuve. Parfois, les familles viennent lui réclamer le corps. Sans nouvelles depuis des semaines ou des mois, elles font le tour des pêcheurs de cadavres de la ville en espérant retrouver une dépouille. D'autres parents ignorent tout de la disparition de leur enfant, la plupart de ceux qui sont partis travailler en ville ne donnant qu'épisodiquement des nouvelles. Le suicide est la première cause de mortalité chez les Chinoises rurales... 26 % des suicides à travers le monde ont lieu en Chine, selon l'OMS.

Sa dernière prise remonte à trois jours. C'était un jeune noyé âgé de 17 ans. « Les cadavres sont plus nombreux après l'hiver, parce que les gens continuent de se laver dans le fleuve, dès que la température est supportable », raconte Chen. Nombreux sont ceux à être emportés par les flots chaque année, en dépit des campagnes de prévention du gouvernement local. « Il y en a un peu moins qu'avant, parce que les gens ont pris conscience du danger.

Dans une courbe du célèbre fleuve Bleu, à la sortie de la folle mégapole de Chongqing, Chen Song repêche les cadavres. Des suicidés, des accidentés, des victimes des mafias ou de la violence des patrons. Cette profession macabre illustre l'une des faces noires de la Chine, en marge de l'urbanisation à marche forcée du pays.



Infographie LE FIGARO

L'an dernier, j'ai pêché une centaine de cadavres. Les bonnes années, j'en prends jusqu'à deux cents

CHEN SONG

Mais beaucoup n'ont pas le choix et continuent de faire leur toilette dans le Yang Tsé ou de s'y baigner pour échapper à la chaleur l'été », précise le pêcheur. Leurs corps sont plus faciles à retrouver l'été. L'hiver, les eaux froides empêchent les morts de remonter à la surface. Ils restent pris au piège dans les sables du lit du fleuve.

Certains jeunes femmes sont aussi victimes de crimes. Lorsqu'il repêche un corps à l'aide de sa perche en bois équipée d'un crochet, Chen commence par examiner les dépouilles, à la recherche de traces de violences. S'il trouve une plaie à la tête, ou un membre sectionné, Chen appelle la police. « Certains corps sont écorchés, pour qu'on ne puisse pas les identifier, raconte-t-il. Je sais alors qu'il s'agit d'une victime d'une des mafias de Chongqing. Parfois, je ne retrouve qu'un bras, une tête, ou une jambe. Un jour j'ai retrouvé un torse. Ces criminels ne sont pas très malins. L'un des bouts de corps jetés à l'eau finira toujours par remonter à la surface. Mieux vaut les enterrer. » Lorsqu'il retrouve un badge d'entreprise, Chen ne peut s'empêcher de soupçonner un conflit avec un patron véreux. « Parfois, les patrons ne paient pas les employés, et lorsqu'ils se plaignent, ils les tabassent à mort et les jettent dans le fleuve », assure-t-il.

Carcasses de cochons

Les fleuves de Chine ont été transformés en véritables morgues. On y trouve des corps humains ou des carcasses d'animaux. En 2012, le déferlement à Shanghai de quelque 16 000 carcasses de cochons jetés dans le fleuve Huangpu avait fait scandale. Tout comme les milliers de canards lancés dans la rivière Nan. Les réseaux sociaux chinois s'étaient alarmés des pratiques peu reluisantes des éleveurs et des risques sanitaires liés à la pollution des eaux. Toutefois, rares sont ceux à s'emouvoir d'y trouver des corps humains. « Le niveau de vie a beaucoup progressé en Chine ces vingt dernières années, souligne Chen. Aujourd'hui, tout le monde mange à sa faim. Et pourtant, on retrouve toujours autant de cadavres dans les fleuves sans que cela ne choque personne. »

Une dizaine de bouteilles d'alcool entamées sont alignées dans la cuisine de sa maison-bateau. « Il fait très humide sur le bateau, se justifie-t-il. Je suis obligé de boire beaucoup pour préserver ma santé. L'alcool c'est très bon pour aider le corps à lutter contre l'humidité. » Chen le jure en feuilletant son album d'avis de disparitions mentionnant le sexe, l'âge et une description des disparus sous une photographie : sa consommation d'alcool n'a « aucun rapport » avec son travail. Chaque fois qu'il retrouve un corps, il déchire la page concernée et la jette. « C'est un boulot difficile, concède-t-il en s'essuyant les mains sur sa veste de style militaire crasseuse après avoir saisi sa perche à cadavres. Je travaille de 6 heures du matin jusqu'à la tombée du jour dans la saleté et des odeurs repoussantes. Je dois nettoyer les

cadavres pour les présenter aux familles. Mais c'est plus facile qu'avant. Au lieu d'enterrer les corps, je les fais incinérer dans le petit crématorium du port voisin ouvert récemment. »

Le moment le plus pénible reste celui où il doit affronter les pleurs des familles. « Franchement, les proches ne se rendent pas compte de leur chance, soupire-t-il avec impatience. On ne retrouve que trois corps sur dix. Les autres sont perdus à jamais dans le fleuve. Les familles des autres ne verront pas de cadavres et ne feront jamais leur deuil. » Chen se targue aussi de respecter un certain degré de « moralité », parce qu'il dit avoir conscience de sa « responsabilité sociale ». Il est rétribué par la police pour chaque corps repêché à hauteur de 500 yuans (65 euros). Aux familles les plus pauvres, il réclame 500 ou 600 yuans supplémentaires pour restituer les dépouilles de leur défunt. Aux plus fortunés, jusqu'à 3 000 yuans (400 euros). « Certains pêcheurs de cadavres n'ont aucun sens moral, affirme Chen. Ils réclament entre 8 000 et 10 000 yuans. Et quelques-uns d'entre eux n'hésitent pas à monter jusqu'à 100 000. C'est du chantage. » Par superstition, les familles ne récupèrent pas elles-mêmes la dépouille de leur défunt... Toucher le corps d'un proche décédé porte malheur dans la culture chinoise.

Les autorités cherchent à encadrer ces pratiques et ont interdit aux pêcheurs les plus avides d'exercer cette activité. Cependant, elles peinent à contrôler ce commerce morbide, faute de moyens. Récemment encore, un pêcheur a fait scandale en réclamant 18 000 yuans pour rendre un corps à sa famille, une somme hors de portée pour les parents paysans. Le corps attaché à une lourde pierre flottait au milieu du fleuve. Face au refus d'intervenir du pêcheur, les parents ont plaidé leur cas auprès de la police, afin qu'elle le raisonne... Celle-ci s'est contentée de les convaincre d'emprunter la somme auprès de leurs proches.

La joie des rescapés

Pour Jiang Jian, professeur à l'université normale du Sichuan, réclamer de l'argent afin de repêcher un corps n'a rien de criminel. « Ce n'est pas du chantage, puisque techniquement les chasseurs de cadavres rendent service à la famille », veut-il croire. Pour le China Daily, ces pêcheurs agissent de façon immorale, mais la police doit être blâmée, elle aussi. « La racine du problème est l'absence de service public, écrit le journal. Lorsqu'un gouvernement ne fait rien pour aider à récupérer un corps, certains individus profiteront toujours des familles voulant faire les adieux à leurs proches et leur offrir des funérailles. La police a les moyens de retirer les corps. Mais elle ne le fait pas. » De son côté, Chen juge que la police est de « plus en plus professionnelle ». « Je ne suis plus le seul à pêcher les cadavres, explique-t-il. Heureusement, parce que j'ai 42 ans et personne pour prendre ma relève. Les autorités ont débloqué des moyens. »

Chen conserve quelques bons souvenirs de ses années de patrouille sur le Yang Tsé. « Un soir, alors que je m'endormais, j'ai entendu des hommes appeler au secours du loïh sur le fleuve, se rappelle-t-il. Un navire rempli d'ouvriers venait de couler. J'en ai sauvé treize en quelques heures. Je n'ai pas eu un seul remerciement en retour, mais leurs visages étaient pleins de gratitude. Je n'ai pas réclamé d'argent pour le sauvetage... » Au contact des rescapés, le pêcheur de cadavres a lui aussi senti ce jour-là qu'il appartenait au monde des vivants. ■